

Valérie
Jousseau

ON AMÉNAGE

LE MONDE COMME

ON ENVISAGE

LA VIE

La collection « Les conférences POPSU »

Créée en 2017, la collection « Les conférences POPSU » de la Plateforme d'observation des projets et stratégies urbaines veut être à la fois un lieu de débats et un espace critique sur les mutations urbaines et territoriales, au plan national et international, afin de rapprocher les acteurs des chercheurs.

À cette fin, la collection édite sous forme de *verbatim*, les conférences des chercheurs comme des acteurs – élus et services techniques des métropoles – prononcées dans le cadre de la plateforme à l'occasion de séminaires, colloques et d'entretiens.

Valérie
Jousseume

ON AMÉNAGE
LE MONDE
COMME
ON ENVISAGE
LA VIE

Conférence prononcée, dans une version initiale, lors du Forum POPSU Territoires « Tous terrains ! Les petites villes, laboratoires de nouvelles expertises territoriales » qui s'est tenu le 9 novembre 2021 à la Cité de l'Architecture et du Patrimoine. Cette journée d'échanges a permis d'arpenter collectivement les nouveaux terrains d'une expertise territoriale qui se construit au croisement des mondes : élus, chercheurs, habitants, experts, associations, pour une « expertise de demain » fondamentalement collective et résolument agile.

Cette conférence du Forum interroge les manières d'aménager le territoire en renouvelant les imaginaires.

« Le "devenir" est soumis au plus probable. "L'avenir" est constitué par l'improbable. [...] Nous ne pouvons pas et nous ne devons pas nous résoudre à nous dissoudre dans le "devenir". Nous ne le pouvons pas parce que cela consisterait à ne plus promettre à nos descendants un "avenir" possible ».

Bernard Stiegler, philosophe français, revue *Multitudes*, 2015

Beaucoup pensent qu'aménager le territoire signifie équiper le territoire. Mais aménager, c'est beaucoup plus que cela. Aménager c'est matérialiser notre culture, notre « façon d'être au monde ». C'est matérialiser notre façon de donner sens à l'espace, au temps, et dans cet espace-temps, d'avoir conscience de soi (sensations, émotions, pensées) grâce aux relations que nous développons avec les autres, avec les objets, avec le vivant animal et végétal, avec le minéral, avec le cosmos. L'espace, le temps et la relation sont les trois piliers de notre conscience d'exister. On aménage le monde, comme on donne sens à notre expérience humaine sur Terre. Or, actuellement, notre vision de la vie est en train de changer et donc notre façon d'aménager le territoire va radicalement changer. La révolution des imaginaires en cours, a besoin d'une politique de l'espace pour la soutenir. Envisager cette perspective et en faire la prospective : Voilà l'immense défi qui s'offre à nos réflexions et à nos métiers de l'aménagement !

REGARDER LE MONDE

Pour envisager un monde futur tout à fait différent de ce que l'on connaît, il nous faut comprendre que notre façon d'habiter la Terre n'est ni unique, ni immuable. De ce point de vue, de grandes périodes anthropologiques se dégagent. Je soulignerai leurs caractères les plus saillants par rapport aux autres périodes, sans jamais oublier que toute la condition humaine est intégralement et immuablement contenue dans chacune d'elles. Pour en faciliter la compréhension globale, je ferai appel au vécu sensible des lecteurs par l'usage de métaphores.

La première ère est celle des chasseurs-cueilleurs-pêcheurs. C'est l'ère de l'immersion dans la nature sauvage, notre premier environnement de vie. C'est l'ère du nomadisme,

du groupe familial. Je ne développe pas plus, ni ne nomme, cette vision du monde car je manque de compétences d'autant qu'elle n'a pas laissé de mémoires vivantes en Europe. En revanche, de telles mémoires restent accessibles par les Américains ou les Australiens.

Le monde comme un potager

La domestication progressive des plantes et des animaux ouvre l'ère paysanne, celle des communautés sédentaires fondées sur la production et l'échange de produits agricoles. C'est l'âge du village, de l'enracinement, du territoire, du capital foncier. C'est l'âge du temps circulaire, où les saisons tournent comme une roue. C'est la diffusion de l'âge du père, du patriarcat, de la hiérarchisation sociale. L'humain y est perçu comme une créature vivifiée par un Esprit créateur : l'Homme y croit en Dieu. C'est l'ère des religions.

L'ère paysanne, c'est la rencontre localisée entre les groupes humains et la diversité des écosystèmes pour produire de la nourriture. Notre second environnement de vie fut la campagne : une nature aménagée par les humains, ponctuée de villages et de villes qui restent de taille modeste. Le monde de l'ère paysanne est perçu et aménagé tel un potager dont il convient de préserver, de haute lutte, une fertilité durable. Les paysages agraires et architecturaux sont extrêmement diversifiés, en fonction de celui qui construit, en fonction des milieux et des matériaux naturels à disposition.

Le monde comme une usine

L'invention des moteurs, c'est-à-dire la maîtrise mécanique du feu, nous a propulsés dans l'ère de la modernité, dont les racines sociales et philosophiques plongent jusqu'à la Renaissance. Notre âge thermo-industriel est productiviste et consumériste. C'est l'âge du capitalisme, de l'avoir et des biens matériels. C'est l'âge de la mobilité motorisée et de la vitesse. Le temps est linéaire : il avance vers le futur. C'est l'âge du progressisme et de la prédominance du mental rationaliste. Notre modernité est matérialiste : l'Esprit n'existe pas. L'homme croit en l'Homme. L'humain est perçu comme une machine biologique, indépendante de son environnement. C'est l'ère de l'intellectualisation du patriarcat et de l'organisation disciplinée de vastes États. C'est l'âge de l'individualisme et de la séparation progressive entre sexualité et reproduction.

En termes d'aménagement, c'est l'ère urbaine. Les grandes villes étalées forment notre troisième environnement de vie, totalement artificiel. La nature est sous notre domination. Le territoire est aménagé comme une vaste entreprise à produire, à consommer et se distraire. Cette grosse machine se doit d'être propre (hygiénisme), pratique (ergonomique) et efficace (rapide, pas cher). La modernité génère le zonage du territoire : ici on travaille, là on consomme, là-bas on se distrait, ici on se loge, avec la voiture et le camion comme courroies de distribution du système territorial. Enfin, l'industrialisation de l'agriculture, comme de la construction, entraîne une banalisation des paysages agricoles et immobiliers.

PORTER UN NOUVEAU REGARD

Depuis 1990, l'invention de l'internet provoque à nouveau, une révolution anthropologique, car internet change notre perception de l'espace et du temps et notre façon de nous relier. Je nomme l'ère à venir : l'ère de la noosphère, c'est-à-dire « l'ère de la pensée humaine connectée ». Le terme a été conceptualisé par Pierre Teilhard de Chardin, en complément du concept de biosphère. Et c'est ce monde futur que nous devons tenter d'envisager afin d'en anticiper les effets en termes d'aménagement. Or, pour le moment, deux visions de l'ère de la noosphère se polarisent progressivement.

Le monde comme un ordinateur

La première vision du « monde d'après » est celle proposée par les pouvoirs capitalistes de l'ère de la modernité qui

entendent bien conserver leur position dans l'avenir. Cette vision du futur émane de l'épicentre de la modernité : elle est donc la vision oligarchique et centralisée.

Ce futur est une poursuite de la modernité exaltée par les technologies numériques : encore plus vite, encore plus loin, encore plus technique, encore plus puissant, encore plus rentable. Cette modernité tardive est dépouillée de tout idéal philosophique, social et démocratique. L'hyper-modernité est technologique et scientiste, focalisée sur le chiffre et l'algorithme comme moyen de gouvernance. Le monde est perçu comme un vaste ordinateur, où la fluidité et l'instantanéité des mobilités à l'échelle mondiale sont complètes. Le temps et l'espace sont vaincus. On peut dire que le « métavers », monde virtuel créé récemment par Facebook, matérialise l'aboutissement de cette victoire. L'hyper-modernité est capable de créer son propre espace-temps virtuel. Est-ce là notre 4^e environnement de vie à venir ? Dans cette vision, l'être humain est perçu comme un robot biologique connecté, via internet, aux objets qu'il utilise et qui l'utilisent pour capter ses données.

En termes d'aménagement, l'hyper-modernité produit la « smart-city », la métropole intelligente, gérée et automatisée par le big-data, capté sur ses usagers connectés. Elle est une ville sans contact, fluide, hygiénique et efficace. Malgré un marketing territorial avenant fondé sur l'écologie et la société inclusive, la métropole hyper-moderne, bardée

de caméras et de capteurs, matérialise la société capitaliste du techno-contrôle.

Ce récit hypermoderne séduit de moins en moins. Nombreux sont ceux qui n'y croient plus, sûrs que ce projet nous mène à l'effondrement écologique, social et éthique. En effet, l'hubris capitaliste, libéré par le néo-libéralisme, détruit la nature, attise la compétition de l'accès aux ressources et creuse les inégalités, transforme toutes les relations humaines en business. Le néolibéralisme décomplexe la marchandisation de la relation à soi, aux autres et à la nature. L'être hyper-moderne porte un regard froid, hostile et prédateur sur le monde. Il chosifie le monde et les êtres, en cela il souffre d'une grave pathologie narcissique. L'hyper-modernité est nihiliste : l'Homme n'y croit plus en rien. Enfin, la démocratie est menacée par le capitalisme de la surveillance et la concentration des richesses organisés par les GAFAM et les grands groupes financiers, dont les ingérences politiques en termes de législation, de science, de santé, d'éducation, de ressources naturelles, de conquête spatiale, sont de plus en plus explicites. Le récit hyper-moderne devient un récit dystopique pour les dominés. Les pouvoirs évoluent donc vers la coercition des populations, pour maintenir leur projet d'avenir. La consolidation d'une pensée critique s'observe actuellement dans les sciences sociales.

Le monde comme un jardin

Un récit alternatif se construit pour imaginer tout autrement l'ère numérique à venir : je le nomme le récit de la transition. Celui-ci n'est pas encore unifié. Il agrège progressivement des courants d'idées et d'actions tout à fait variés, qui rompent radicalement avec les dogmes de la modernité.

Les courants écologistes appellent à la refonte de notre relation à la nature et à la sobriété matérielle, afin d'économiser les ressources devenues rares et stopper l'effondrement de la biodiversité. « *Nous ne défendons pas la nature, nous sommes la nature qui se défend* », cette phrase souligne l'abandon de la séparation entre l'Homme et la Nature, entre le sujet et l'objet née du rationalisme des Lumières.

Les courants des résistances paysannes préconisent la fin de l'agriculture industrielle et le démantèlement de son *Cartel du Poison*, depuis l'agro-chimie jusqu'à big pharma. Ce courant remet en cause le scientisme de la modernité en questionnant le sens social et éthique du progrès. Il appelle à l'adoption de prescription éthique dans la conduite du progrès avec pour finalité le bien du collectif vivant.

Les courants alter-mondialistes se battent pour la démocratie et une justice sociale renouvelée, en s'opposant à l'idéologie néo-libéralisme qui exploitent la nature et les humains. Ce courant suppose la formulation d'un nouveau code économique et comptable à même d'inventer et soutenir une vision non-capitaliste du monde et de refonder la démocratie.

On pourrait multiplier les exemples de pensées qui sortent des cadres classiques de la modernité dans tous les domaines, y compris dans les sciences. Des recherches sur l'épigénétique, la physique quantique, l'étude des frontières de la mort ou encore la physique de l'espace-temps, renouvèlent le paradigme scientifique né avec l'ère de la modernité, fondé sur les axiomes du matérialisme, du déterminisme temporel, de la causalité stricte et du hasard. De nouvelles hypothèses scientifiques esquissent une interprétation de la réalité radicalement différente de notre vision actuelle, en faisant la part belle à la vibration, l'information et l'énergie.

Le récit de l'émergence d'une autre société future ne peut pas naître de l'épicentre de la modernité : le mental rationaliste, des hommes, de la grande bourgeoisie marchande, des grandes villes, de l'Europe de la Renaissance. Il naît dans ses marges, c'est-à-dire les polarités opposées. Il naît dans le mental créatif, l'intuition, l'imaginaire (la fête, le jeu, le rêve), les émotions, les spiritualités. Il naît dans le féminin, à travers toutes les revendications et tous les questionnements liés au genre, depuis le féminisme jusqu'aux nouvelles masculinités. Il naît dans les classes populaires et ses émeutes, dans le regain des études radicales. Il recycle les mémoires ouvrières de la modernité industrielle, les mémoires de la vie paysanne en Europe, les mémoires de la vie sauvage en Amérique et en Océanie. Il naît également hors de l'Occident, à travers les nouveaux angles de vue portés par

les études post-coloniales. En France, les porteurs de la transition sont les « Bo-pros », les bohêmes prolétaires. Ce sont des populations éduquées des classes populaires et moyennes, sans plus d'espoir d'ascension sociale. Ils possèdent les caractéristiques des *classes créatives* : talent, tolérance et technologie. Ils n'ont plus foi dans l'idéal de la modernité et ont rompu avec ses dogmes (ville, mobilité, croissance, consommation, etc). Ils tentent autre chose.

Les mouvements des marges et la résurgence des mémoires sont deux phénomènes liés : ils sont les refoulements de la culture moderne qui fait table rase du passé. J'ajoute pour les esprits « modernes » qui exècrent le passé, assimilé à de la nostalgie ou de l'anti-progressisme, que le rôle des mémoires n'est pas de conditionner le futur. Le rôle des mémoires est de sécuriser le corps social anxieux et lui permettre d'avancer vers l'inconnu en s'appuyant sur des choix éclairés par les expériences acquises.

Le récit de l'émergence d'un nouveau monde, hors des normes de la modernité, est un récit décentralisé et subalterne. Pour résumer de façon métaphorique, les acteurs de la transition envisagent le monde comme un jardin, nourricier et d'agrément, dont le but serait de nous permettre l'expérience de la rencontre et donc par conséquence de la conscience d'exister. L'Homme de la noosphère est un humain conscient. L'être humain est perçu comme un être-antenne naturellement connecté, physiquement, énergétiquement, émotionnellement,

intellectuellement, et même spirituellement pour certains, à lui-même, aux autres, à la nature et à tout l'univers. « C'est sain, c'est authentique et c'est beau » : tel se dessine l'idéal collectif à venir. Est sain ce qui soutient la vie. Est authentique ce qui n'est pas perverti par l'intérêt. Est beau ce qui génère l'émerveillement face à la vie. Cet idéal s'incarne territorialement dans l'aspiration à une vie micro-urbaine, au contact de la nature. Les campagnes et les petites villes ont donc de l'avenir dans cette société née du numérique. Et le covid n'y est pour rien, il n'est que l'accélérateur d'un mouvement anthropologique de fond.

CHANGER L'AMÉNAGEMENT

Comment imaginer une autre société numérique du futur, hors des cadres de l'hyper-modernité ? Développer une prospective territoriale à partir du récit de la transition, c'est concevoir une analyse décentralisée et subalterne de l'aménagement. Le monde universitaire, le monde des architectes, le monde de l'aménagement, souvent au cœur du pouvoir, peuvent-ils authentiquement mener un tel *aggiornamento* ?

Retour aux fondamentaux

Le sociologue Hartmut Rosa pose la question des conditions collectives du bonheur de chacun. Sa réflexion m'a amenée à revenir à la plus fondamentale des théories : celle des besoins humains. Médiatisée par la pyramide de Maslow

datant de 1943, cette théorie a été revue et augmentée en 2010 par les apports récents de la psychologie et de la théorie de l'évolution. Il existe sept besoins humains fondamentaux, inconscients et concomitants. Les besoins de survie (manger, boire, se réchauffer, se reposer, faire ses besoins) visent à protéger l'équilibre vital et repousser la maladie. Les besoins de protection physique, sociale, financière, etc, visent à repousser la violence. Les besoins d'appartenance expriment le besoin d'être aimé de notre entourage et visent à repousser l'abandon. Les besoins d'estime et de statut visent à être reconnu comme un être unique et irremplaçable. Les besoins de rencontre expriment la quête de relation, notamment amoureuse. Les besoins de continuité visent à repousser la perte. Les besoins de postérité expriment la quête ultime pour dépasser la mort inéluctable. Cela peut s'exprimer physiquement par la parenté, spirituellement par la quête d'éternité dans un au-delà, ou socialement par la quête d'immortalité qui consiste à laisser trace de son passage sur terre. Pour la suite de la réflexion, j'ai associé les besoins de survie et de protection à l'idéal de vitalité « c'est sain ». Les besoins d'appartenance, d'unicité et de rencontre dépendent de la qualité non marchande et de la sincérité de la relation aux autres : « C'est authentique ». « C'est beau » naît du sens donné à la vie et recouvre les besoins de continuité et de postérité.

Dans les sociétés paysannes, la satisfaction des besoins de survie et de protection était assurée à l'échelle sociale de la

communauté familiale, qui était en même temps l'échelle économique de la ferme ou de la maison d'artisan. Les besoins d'affiliation, d'unicité et de rencontre s'opéraient essentiellement à l'échelle de la communauté villageoise. Les besoins de sens et d'éternité (postérité au sens spirituel) étaient transcendés par l'idéal collectif chrétien.

Dans la société moderne, la satisfaction des besoins de survie et de protection est portée socialement par le couple vivant dans un pavillon. Economiquement, c'est le salariat associé aux conquies sociaux qui sécurisent la vie des Hommes. Les besoins d'affiliation, d'unicité et de rencontre se déploient à l'échelle de la ville, placée sous la tutelle d'un Etat-Providence. C'est ce qu'Henri Lefebvre appelle, en 1968, « le droit à la ville ». Les besoins de sens et d'immortalité (postérité au sens social) sont portés par l'idéal collectif de la Révolution française, ravivé par l'idéal communiste jusque dans les années 1980.

La situation actuelle peut être interprétée par l'insatisfaction croissante des besoins en contexte hyper-moderne. Les besoins de survie et de protection les plus élémentaires sont de moins en moins garantis. La pollution de l'alimentation, de l'eau, de l'air, des sols, la pollution électro-magnétique et chimique des habitats, l'effondrement écologique, nous font craindre pour notre santé. Le vol constant de nos données numériques les plus intimes, nous font douter de la protection de notre liberté. L'insécurité permanente des lendemains, liée à la précarisation de l'emploi salarié et la

destruction des conquies sociaux, sape la satisfaction de nos besoins de protection les plus élémentaires. L'accélération frénétique des rythmes et la monotonie dramatiquement banale des lieux suppriment la perception du temps et de l'espace : cela altère notre santé mentale. L'agitation sans répit des corps et des cerveaux fige la pensée profonde. Plus rien de nouveau ne peut émerger, d'où l'inflation de réunions inutiles, de rapports sans apport et de la bureaucratie. La vie devient machinale, ubuesque. En privant les humains de la conscience de l'espace et du temps, la société hyper-moderne les prive de la conscience de leur propre existence : elle fabrique des zombies.

Les besoins d'affiliation, d'unicité et de rencontre sont perturbés par l'isolement, par l'esprit de compétition, par la marchandisation des rapports sociaux, par des collectifs trop vastes ou trop éphémères pour assurer l'irremplaçabilité d'individus, désormais de plus en plus normés dans leurs comportements. Les besoins de continuité sont rendus difficiles dans une société de l'hyper-mobilité, de la jetabilité des objets comme des personnes, du chantier permanent de nos environnements de vie. La vie hyper-moderne, soumise au business, a perdu toute authenticité. Les besoins de postérité sont occultés hors du champ social qui semble lui-même devenu une somme d'individus nihilistes sans dessein collectif. L'humain hyper-moderne vieillit et meurt dans l'indifférence générale : Etre oublié de son vivant est l'anti-thèse absolue du besoin d'immortalité. La vie humaine hyper-moderne n'a pas de sens.

Protéger, relier, donner du sens

La satisfaction des besoins humains fondamentaux, pensée dans une dimension matérielle, a fondé l'idéal de la modernité et fut nommée « le droit à la ville » pour tous. L'imaginaire collectif de la transition peut poursuivre ce rêve de la satisfaction universelle des besoins humains, en y ajoutant une dimension plus immatérielle.

Un tel projet peut se conceptualiser autour de trois idées directrices : protéger, relier et donner du sens.

Protéger, c'est soutenir la vie. C'est assurer la santé par la qualité de la nourriture, de l'eau, de l'air, des sols, mais aussi des environnements bâtis. C'est protéger tout l'équilibre de notre biotope, toute la nature, minérale, végétale et animale. C'est protéger la liberté contre la surveillance numérique. C'est protéger contre la précarité sociale et financière. C'est également protéger les cerveaux par le ralentissement des rythmes, la réduction des distances, la qualité et la diversité des paysages.

Relier, c'est ouvrir les cœurs. C'est re-créeer des relations non pas marchandes, mais authentiques avec la nature, avec les autres et avec soi : Harmut Rosa nomme cela la « résonance ». C'est réveiller la convivialité, la confiance, la réciprocité. C'est inventer des nouvelles formes de communautés d'individus. C'est réveiller l'imaginaire, le rêve, le jeu et la fête. Que de perspectives pour repenser les habitats ou les espaces publics ! Que de perspectives pour imaginer « un droit à la petite ville » ou au village, pour tous !

Donner du sens à la vie humaine, c'est permettre aux esprits de s'élever. C'est recréer un lien à la mort et aux morts. C'est se réinscrire dans un lien avec les générations futures. C'est valoriser la créativité et l'unicité de chacun et renouer avec le souci de la beauté. C'est offrir un dessein à l'humanité.

« Protéger, relier, donner du sens » ou « c'est sain, c'est authentique, c'est beau », voici les slogans basés sur la théorie des besoins humains fondamentaux, pour bâtir une nouvelle conception de l'aménagement. Les habitants ont besoin d'un lieu de vie qui protège leur santé corporelle et mentale. Les humains ont besoin d'un environnement qui leur permet de créer des liens sociaux et affectifs. Ils ont besoin d'un territoire qui favorise la reconnaissance de leur unicité et leur apporte estime. Enfin, ils ont besoin d'un lieu où ils peuvent être autre chose qu'un producteur-consommateur, un lieu qui donne sens à leur vie. Voilà les enjeux contemporains, immenses, de l'aménagement ! Tout est à inventer pour entrer dans l'ère de la noosphère.

Dépasser Prométhée

Toutes ces réflexions nous guident pour commencer à conceptualiser un nouvel aménagement des territoires qui matérialise l'entrée dans l'ère de la noosphère. Pour ouvrir l'espace de la réflexion, j'utilise ici la dualité de deux archétypes qui synthétisent deux conceptions du monde et de l'aménagement.

La société moderne est souvent associée à la figure mythologique de Prométhée. Celui-ci vola le feu à Zeus et

le donna aux hommes au risque que ces derniers, enivrés de puissance, finissent par se prendre pour des dieux eux-mêmes et dominant abusivement la planète. Prométhée incarne l'archétype de la liberté, de la volonté et du progrès, mais aussi la démesure de l'hubris.

L'ère de la modernité a généré un idéal de vie centré sur les biens matériels et sur l'organisation utilitariste du monde. Cette conception déclinée dans l'urbanisme valorise les aménagements propres, ergonomiques et peu coûteux. Cette pensée a entraîné un zonage généralisé des territoires autour des quatre points cardinaux de la vie moderne : logement, travail, consommation, distraction. L'espace public est entièrement dévoué à la mobilité.

L'aménagement prométhéen est fondé sur la domination de la Nature. Rien ne doit demeurer hors de contrôle. Tout se doit d'être discipliné : les ornements végétaux impeccablement contenus dans des bacs posés sur des surfaces goudronnées, le découpage géométrique et le nivellement des terrains, les ruisseaux rectifiés pour servir de conduites de drainage, ... L'aménagement prométhéen est marqué par la puissance technique. Il est le règne de l'ingénieur et de l'expert.

Le contexte géo-politique de la modernité était stable. L'avenir était prévisible. Les évolutions s'inscrivaient dans la logique du développement : tout semblait évoluer vers un plus et un mieux. Faire de la prospective, c'était apporter des réponses techniques à des évolutions connues. L'aménagement prométhéen, c'est le règne du diagnostic territorial, des statistiques et du quantitatif.

L'aménagement prométhéen vise le futur : futurs logements, futurs habitants, futures entreprises, futurs emplois. Or, le futur est une ligne d'horizon qui recule au fur et à mesure qu'on s'avance. L'aménagement prométhéen est un chantier permanent, car demain n'arrive jamais.

Intégrer Orphée

Aujourd'hui, de façon subalterne et décentralisée, les acteurs de la transition mènent sur les territoires, de nombreuses expériences qui alimentent la construction de concepts, de méthodes et d'indicateurs qui renouvèlent les fondements théoriques et pratiques du projet de territoire. Pour catalyser cet ensemble encore disparate, j'utilise le mythe d'Orphée, archétype du poète, du musicien et de l'amoureux. Orphée symbolise l'harmonie au monde, le plaisir de se sentir bien là où l'on est, la conviction de vivre au meilleur endroit possible.

Le projet de territoire orphique est social. Il apporte soin aux gens et aux lieux. Il mobilise les connaissances, pratiques et usages de tous. Il se construit par boucles itératives et recherches-actions. Il est holistique : il pense la complexité sans découpage sectoriel. Il se projette dans le futur en englobant le passé. La biographie territoriale replace la localité dans le temps long, utilise ses mémoires, considère ses particularités, ses savoir-faire et les expériences vécues localement. L'aménagement orphique utilise la représentation identitaire. Il active de nouvelles économies locales, des solidarités et de nouveaux styles de

vie. Il ajuste les politiques publiques au projet, et non l'inverse. Il ménage le territoire.

L'aménagement orphique n'est pas opposé à l'action, mais il la soumet à l'intention. Il soumet la technique à l'Homme ; il soumet le progrès technique à l'utilité sociale. Il est « *low tech* », sans technophobie. Il soumet la décision à une participation démocratique des habitants. Il est non-expert, collaboratif, solidaire et s'organise horizontalement. L'aménagement orphique ne refuse pas le futur, la mobilité ou le changement. En revanche, il ne justifie pas son action par des lendemains meilleurs. Il agit pour l'équilibre d'un présent qui chante.

L'aménagement orphique soutient l'habitant, celui qui est capable de créer des liens, non pas seulement économiques, mais affectifs, sinon affectueux avec l'altérité, c'est-à-dire avec le monde entier. Il s'adresse aux habitants ordinaires, ceux qui sont déjà là, qui investissent leur temps et leur énergie dans la localité. Ils sont la richesse, le capital humain créatif. L'aménagement orphique articule les espaces privés et les espaces communs pour soutenir de nouvelles formes de communautés d'individus. L'espace public est dédié au « nous », à la relation sociale et à la Res Publica. L'urbanisme orphique offre des repères pour un ancrage dans le temps et l'espace, pour une meilleure conscience de soi. Tous les mouvements « *slow* » sont en même temps des mouvements de relocalisation, car le temps et l'espace sont liés.

L'aménagement orphique s'inscrit dans un monde instable. Prévoir, c'est savoir se poser les bonnes questions, d'où la primauté des ingénieurs sur les ingénieurs. Les savoirs en sciences humaines et sociales sont fondamentaux, sans être suffisants. Pour envisager l'avenir, il est besoin d'être sensibles, visionnaires de l'évolution du monde global. Pour ré-enchanter le récit commun, pour remobiliser les collectifs, pour exprimer ce qui est grand, l'aménagement orphique a besoin de poètes, d'artistes et de tous les arts populaires.

L'aménagement orphique soumet l'ergonomie à la beauté. La beauté dont il s'agit n'est pas l'esthétique, elle est une aspiration morale, intellectuelle, sensorielle, de tout être humain à l'émerveillement face à la vie. Et, la capacité de chacun à ressentir la beauté est proportionnelle à sa conscience de la fragilité de la vie. En ces temps incertains, gageons que la beauté revienne au cœur des aspirations. Selon le philosophe Alain de Botton, l'émerveillement en urbanisme résulterait d'un équilibre multi-dimensionnel entre des polarités opposées, entre le bâti et son environnement, entre l'architecte et l'habitant, entre l'habitant et son lieu de vie, etc. Socialement, la beauté des lieux active l'estime de soi et l'attachement au lieu. Cette réflexion n'est pas sans rapport avec la notion de « résonance » de Hartmut Rosa : la beauté naîtrait de la vibration relationnelle entre l'être et le monde.

CONCLUSION

Pour conclure, chères et chers collègues du monde de l'aménagement, comprenez que le récit de la transition nous invite à passer de « l'aménagement de l'avoir », à « l'aménagement de l'être ». Qu'y a-t-il de mieux que de se sentir bien matériellement ? C'est de se sentir vivant ! La sensation de vie naît de la qualité relationnelle à l'ici (espace) et au présent (temps), de la qualité relationnelle à soi, aux autres et au monde. Comprenez que l'espace a un rôle majeur à jouer dans la révolution anthropologique en cours. Car l'espace n'est pas seulement physique, il n'est pas seulement social, il est relationnel. En effet, l'espace crée la distance. Mettre à distance, c'est distinguer. Distinguer, c'est identifier ce qui est distinct. C'est prendre conscience de l'altérité. La mise à distance crée de la conscience, par relation à l'altérité. L'immense enjeu de l'aménagement de demain, c'est d'œuvrer à une meilleure relation et par conséquent d'œuvrer à une plus grande conscience de soi, des autres et du monde.

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

Arendt Hannah, *La condition de l'homme moderne*, Paris, Calman-Lévy, 1961

Augé Marc, *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Le Seuil, 1992

Billé Michel, *La société malade d'Alzheimer*, Paris, Erès, 2014

Burlaud Olivier, Popelard Allan et Rzepski Grégory, *Le nouveau monde, portrait de la France néo-libérale*, Editions Amsterdam, Paris, 2021

De Botton Alain, *L'architecture du bonheur*, Paris, Mercure de France, 2009

Jousseaume Valérie, *Plouc Pride, un nouveau récit pour les campagnes*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 2021

Faburel Guillaume, *Les métropoles barbares. Démondialiser la ville, désurbaniser la terre*, Paris, Le Passager Clandestin, 2018

Guillemant Philippe et Morisson Jocelin, *La physique de la conscience*, Paris, Editions Trédaniel, 2021

Massefoli Michel, *L'ère des soulèvements*, Paris, Editions du Cerf, 2021

Monnier David, *Psychanalyse du capitalisme*, Bussy-Saint-Georges, JDH, 2019

Naccache Lionel, *L'homme réseau-nable*, Paris, Odile Jacob, 2015

Rosa Harmut, *Résonance : une sociologie de la relation au monde*, Paris, La Découverte, 2018

Servigne Pablo et Stevens Raphaël, *Comment tout peut s'effondrer*, Paris, Le Seuil, 2015

Todd Emmanuel, *Où en sommes-nous ? Une esquisse de l'histoire humaine*, Paris, Le Seuil, 2017

Versteegh Pieter et Meeres Sophia (Ed.), *Alter-rurality, exploring representation and repeasantation*, Fribourg, Editions Arena, 2015

Zuboff Shoshana, *L'âge du capitalisme de surveillance*, Editions Zulma, 2020.

Valérie Jousseaume

Elle enseigne à l'Institut de Géographie et d'Aménagement de l'Université de Nantes. Elle est membre de l'équipe CNRS UMR 6590 ESO "Espaces et Sociétés". Docteure et HDR en Géographie et Aménagement, elle est spécialiste des bourgs et des petites villes, elle est une géographe ruraliste observant les évolutions du monde depuis les campagnes. Son récent livre *Plouc Pride, un nouveau récit pour les campagnes* enrichit la réflexion collective sur la transition sociétale que nous vivons.

**PLATEFORME D'OBSERVATION
DES PROJETS ET STRATÉGIES URBAINES**

Plan urbanisme construction architecture

Grande Arche de la Défense – Paroi Sud

Ministère de la Transition écologique et solidaire

Ministère de la Cohésion des territoires et des Relations avec

les Collectivités territoriales

92055 La Défense Cedex

+ 33 (0)1 40 81 24 37

Directrice de la publication :

Hélène Peskine

Directeur du Programme POPSU :

Jean-Baptiste Marie

Coordination :

Bénédicte Bercovici, Christophe Perrocheau, Aurore Meyfroidt

Impression :

STIPA (*contribue à restaurer des forêts avec reforest'Action*)

Conception graphique en logiciels libres :

Figures Libres / Maud Boyer et Sandrine Ripoll

Typographies :

Open Sans, Steve Matteson

Ostrich Sans, Tyler Finckn

Volkorn, Friedrich Althausen

2022

ISBN 978-2-11-138214-5

ISSN 2609-3405



PLATEFORME D'OBSERVATION
DES PROJETS ET STRATÉGIES URBAINES

La plateforme d'observation des projets et stratégies urbaines – POPSU – met en dialogue l'expertise des acteurs locaux et les savoirs des milieux de la recherche pour mieux comprendre les enjeux et évolutions associées aux villes et aux territoires. Elle vise également à capitaliser les connaissances établies sur les métropoles et à en assurer la diffusion.

www.popsu.archi.fr

www.urbanisme-puca.gouv.fr



GOVERNEMENT

*Liberté
Égalité
Fraternité*

PUCA

plan
urbanisme
construction
architecture